

Une passe de l'ombre à la lumière

Claudine Casanova

DANS **PSYCHANALYSE** 2014/3 (N° 31), PAGES 65 À 72

ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1770-0078

ISBN 9782749242033

DOI 10.3917/psy.031.0063

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-psychanalyse-2014-3-page-65.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Une passe de l'ombre à la lumière

Claudine CASANOVA

Je commencerai par un aphorisme d'Héraclite dont les signifiants ont été les jalons de ma passe et de ses conséquences : « Qui cherche la vérité doit être prêt à l'inattendu car elle est difficile à trouver et, quand on la rencontre, déconcertante. »

Héraclite n'est pas dissociable de Démocrite. Tous deux cohabitent dans un même tableau devant lequel j'ai passé beaucoup de temps, au musée Fesch d'Ajaccio, à m'interroger sur leur réunion alors que Héraclite, dit aussi l'Obscur ou le Ténébreux, né vers 544 av J.-C., et Démocrite, né vers 460 avant notre ère, n'ont jamais dû avoir l'occasion de se rencontrer. Le premier était représenté en pleurs, l'autre riant.

La vérité la plus déconcertante pour moi fut la révélation soudaine que, tout en ne renonçant pas à faire une analyse, j'y avais mis les freins les plus puissants et que, si le chemin avait été si long et tortueux, je n'y avais pas été pour rien : résistance et refoulement n'avaient pas été de vains mots, ils prenaient là toute leur consistance.

C'est en terminale, en cours de philosophie, que j'entendis pour la première fois parler de Freud et de la psychanalyse. Comme je crevais littéralement d'angoisse, j'eus la certitude que c'était par la psychanalyse que je pourrais m'en sortir.

J'avais, à cette époque, « décidé » de faire des études de médecine – les guillemets relèvent l'ironie de la « décision », car le « choix » allait de soi étant donné que depuis l'âge de 4 ans je naviguais dans l'univers familier de l'hôpital où ma mère travaillait et n'un perdais pas une, ni des yeux ni des oreilles... Seul le « pavillon des fous », dont les hurlements, appels dans le vide, me laissaient dans une interrogation et une tristesse sans fond, m'était interdit d'accès et je ne comprenais pas pourquoi.

Dans la perspective des études médicales, le père de ma meilleure amie m'invitait à assister à des césariennes, dans sa clinique d'obstétrique où le chirurgien de l'hôpital militaire pouvait se rendre disponible pour venir opérer. Mon intérêt pour assister à ces interventions chirurgicales cessa d'un coup : une nuit, une très jeune femme,

amenée du bled pour une césarienne, se retrouva allongée sur la table d'opération, sous la lumière crue du scialytique, terrorisée par les fantômes que nous étions tous pour elle en blouses uniformes, coiffés de charlottes, masqués, affairés dans le plus grand silence ; elle se mit dans une plainte infinie à invoquer, en arabe, le ciel, sa mère, son mari, quand le chirurgien excédé par ces mots qu'il ne comprenait pas se mit à hurler : « Non, mais elle va fermer sa gueule celle-là ! » Le ton employé suffit à redoubler l'angoisse de la jeune femme. Je pris alors le parti de baisser mon masque et de lui parler dans sa langue. Elle s'apaisa enfin et fut endormie. C'est là que je décidai en ces termes : « Ce qui se passe dans la tête m'intéresse plus que ce que j'observe dans le ventre », cela malgré l'émotion qui m'étreignait à chaque césarienne donnant naissance à un bébé. Je n'étais pas alors consciente de ce que l'émotion était peut-être liée au geste de séparation, coupure réelle du cordon ombilical que, me concernant, je n'avais pas pu réaliser, fût-ce symboliquement.

J'optai alors pour des études de psychologie, pour lesquelles je devais venir en France. J'obtins la bourse que j'avais demandée pour commencer mes études à Paris, mais c'était compter sans ma névrose qui allait m'empêcher de quitter ma mère ; je renonçai donc à ma bourse et à mon projet. Et je m'inscrivis en DEUG d'espagnol, bizarrement, la langue des origines parentales, qui m'était « interdite » car, quand mes parents échangeaient entre eux et qu'ils ne voulaient pas que mon frère et moi puissions comprendre, dans notre petite enfance, ils se parlaient en espagnol. Ces études étaient réalisables à Rabat, où je demandai un poste d'institutrice qui me fut accordé, mais dans une autre ville que celle dans laquelle je vivais. Je refusai ce poste, expliquant à l'inspecteur éberlué qu'il m'était impossible d'aller habiter ailleurs en laissant ma mère seule. Après une semaine de travail administratif dans un bureau du rectorat, en guise de rétorsion, on finit par m'attribuer un poste d'enseignement... dans le quartier où était situé l'hôpital dans lequel ma mère travaillait.

Je crevais littéralement d'angoisse et, étant donné mes liens avec le milieu hospitalier, par l'intermédiaire de ma mère, j'avais demandé à rencontrer un psychanalyste. On me fit rencontrer un psychiatre hospitalier qui m'ausculta et trouva que j'allais bien. J'en rencontrai un autre, que les employés avaient élu « Monsieur Santé » et qui se présentait comme psychanalyste. Il décida de procéder à une narco-analyse parce que c'était plus rapide et qu'il n'allait pas tarder à quitter le Maroc (c'était l'époque d'une fuite éperdue des médecins français du pays pour éviter de payer des impôts à effet rétroactif). À la première séance, il me demanda de me déshabiller pour m'ausculter. Comme je m'arrêtais à une tenue que je jugeais encore décente, il insista, mais je refusai d'aller plus loin ; il prit le parti de me « rassurer », affirmant que c'était juste un test pour voir si j'étais émue, il me surnomma sa « petite nonne ». La première injection, trop légère, me laissa dans le contrôle redoublé qu'avaient suscité ses manœuvres (qui n'avaient aucun rapport avec ce que j'avais entendu de la psychanalyse en cours

de philosophie) ; l'injection suivante, qui fut aussi la dernière, était trop forte et me plongea dans un sommeil si profond que ma mère, inquiète de ne pas me voir revenir, envoya mon frère me chercher.

Dès ma première rémunération d'enseignante, je m'offris des cours d'équitation. J'allais, à six heures du matin, faire réveiller par le palefrenier le colonel en retraite, propriétaire du manège, qui se disait ravi de mon enthousiasme pour ce sport, et rien ne m'aurait fait rater un cours, surtout après avoir appris à lancer un cheval au galop – je m'envolais... À ceci près que, malgré ou à cause du plaisir que j'y prenais, je commençai à souffrir de douleurs du côté droit de l'abdomen de façon récurrente, chaque fois que je montais à cheval. Comme ces douleurs que je pensais venir de la vésicule biliaire devenaient aiguës, ma mère m'amena consulter un autre médecin hospitalier, une femme cette fois, qui, ne remarquant rien de particulier ni à l'auscultation, ni à la radiographie, me proposa comme une évidence de rencontrer une de ses amies, psychanalyste. Enfin quelqu'un qui avait compris quelque chose !

J'ai le souvenir de séances extrêmement douloureuses : dès la première rencontre, et les autres furent pires encore, j'étais en larmes, un vrai déluge sans même savoir pourquoi, et, n'ayant pas soupçonné à l'avance ce qui se passerait, je n'avais pas pris de mouchoir. Les Kleenex n'existaient pas encore, alors la dame alla chercher dans son armoire un de ses propres mouchoirs en tissu et me le prêta en me précisant de le lui rapporter à la prochaine séance. Je compris bien plus tard que, sans cet objet qui, lavé et repassé, faisait la navette entre elle et moi, tout se serait arrêté à la fin de la première rencontre. Or je sentais, sans arriver à me l'avouer clairement, qu'au fil des séances et de plusieurs mois de travail, plutôt que de « rentrer à la maison » après les cours, j'avais le désir irrépressible de me retrouver avec les copains et copines. Ce fut le début d'un conflit qui s'exprima en ces termes : « Je me demande ce que cette femme peut te mettre dans la tête, pour que tu changes comme ça ! », phrase banale dont j'ignorais que je l'entendrais plus tard, en recevant des enfants et des adolescents.

Cette tranche d'analyse dura deux ans peut-être. Je rencontrai entretemps celui avec qui je vis toujours. Nous nous mariâmes, partîmes vivre à Meknès et eûmes deux enfants. J'étais consciente de ce que mon analyse était en suspens, mais il n'y avait pas de psychanalyste dans cette ville et, tout en ignorant ce qu'était la somatisation, je ne cessai de somatiser et d'avoir des arrêts pour maladies (imaginaires, puis-je ajouter maintenant, les examens ne révélant jamais rien !).

Je finis par prendre contact avec « Le » psychanalyste qu'il restait à Casablanca, lui demandant s'il avait l'intention de partir en France. Sur sa réponse négative, nous eûmes chacun, mon conjoint et moi, un poste à Casablanca, où je commençai une nouvelle cure qui dans un premier temps raviva mes malaises : le matin, dès mon réveil, au moment où j'ouvrais les yeux, tout tournait ; des vertiges violents me donnaient des

nausées ; en tentant de me lever, je glissais dans ma salive et retombais par terre, incapable de me tenir debout. Durant la passe, en évoquant ces épisodes où telle une loque je me dégoûtais moi-même, une image s'imposa à moi avec une force telle que je dus me lever dans la nuit pour écrire ce que ces glissades m'évoquaient : un poulain ou un veau, vu à la télévision, qui sortant du ventre de sa mère tentait de se mettre debout mais, les pattes prises dans les membranes visqueuses, glissait et retombait à chaque tentative pour se mettre debout. Le lendemain de cette évocation à ma passeuse, j'eus un vertige au réveil ; je compris tout de suite à quoi il me renvoyait, il cessa définitivement.

Un rêve m'éclaira sur la signification du transfert sur mon nouvel analyste : j'étais pour me rendre à une séance, devant sa porte fermée, dans l'impasse où il habitait ; me retournant, je vis un groupe de pénitents arriver vers moi, d'une marche lente et implacablement déterminée (comme on les voit en Espagne lors de la semaine sainte) ; ils étaient menaçants et à l'évidence allaient s'en prendre à moi ; dans une angoisse épouvantable, je m'accrochais à la sonnette mais personne n'ouvrait. Soudain, au moment où j'allais être rattrapée par eux, l'analyste sortit et, à ma stupéfaction, il avait la tête de Freud ; il leva le bras en direction des pénitents qui furent instantanément dissous, ce fut magique !

Deux ans après mon arrivée à Casablanca, mon analyste m'annonça son départ pour la France, me précisant qu'il reviendrait une fois par mois pour ses analysants. Il n'en fut rien : je reçus de lui une lettre où il me disait ne plus pouvoir revenir au Maroc et me donnait son adresse à Paris. Je me trouvai laissée en plan à 28 ans, exactement vingt ans après la mort de mon père.

Je lui en voulus au point de me persuader que je n'avais fait aucun travail avec lui. Je décidai, puisqu'il n'y avait plus de psychanalyste au Maroc, de venir vivre en France. Dès mon arrivée, je m'inscrivis en faculté de psychologie à Amiens, mais j'assurais vingt heures hebdomadaires d'enseignement dans un collège rural. Je passais la journée du mercredi à la fac après une heure de route au moins selon le temps (nous habitons une petite ville de campagne, dite « la petite Sibérie de l'Oise » !). Mon mari et moi partions tôt le matin, il me laissait à la fac pour la journée, accompagnait les enfants alors âgés de 7 et 5 ans à un cours de dessin, les récupérait pour le déjeuner au restaurant, puis les occupait jusqu'au moment de venir me chercher à ma sortie de fac, quel que fût le temps...

À la fin de l'année, souffrant de ce que je faisais subir à ma petite famille, je renonçai à poursuivre ces études. Il arrivait à l'aîné de se révolter : « Mais qu'est-ce qu'on est venus faire dans ce pays ? Il fait nuit quand on va à l'école le matin et il fait nuit quand on sort le soir ! », d'autant que, sortis d'une école Freinet à Casablanca, mes enfants se retrouvaient dans une petite école rurale en Picardie, où les méthodes éducatives

dataient et m'avaient obligée à intervenir auprès d'enseignants pour leur signifier que ni distribuer des fessées ni tirer les cheveux ne donneraient de bons résultats !

Mon conjoint étant nommé à Périgueux, je me mis en disponibilité pour le suivre avec les enfants. J'obtins des vacances et rencontrai une collègue qui m'apprit qu'il existait des classes d'adaptation du second degré pour adolescents en difficultés et que je pouvais suivre une formation dans la région parisienne pour être responsable de leur création dans un collège. Mon dossier accepté, me voilà partie durant une année scolaire, du lundi au vendredi soir, de Périgueux pour la région parisienne. Je pris rendez-vous avec mon ancien analyste casablancais, non pour reprendre un travail avec lui, comme il l'avait supposé, mais pour lui dire au revoir.

Je mis à profit ma formation pour faire mon stage pratique dans l'hôpital de jour pour adolescents qui précédait la clinique universitaire, situé alors à Paris, dans le 14^e arrondissement, et pour suivre le séminaire de Françoise Dolto : « Étude comparée de la clinique et du dessin d'enfant ».

Rentrée en Dordogne, j'enseignai un an dans les classes d'adaptation, avant d'être responsable de nouvelles classes d'adaptation près de Bordeaux, rejoignant avec les enfants mon conjoint qui nous y avait précédés. C'est dans cette ville que je repris un travail analytique qui dura deux ans, jusqu'à ce que mon analyste m'annonce : « Nous abordons la dernière phase de votre analyse. » Nous n'abordâmes rien, car sa phrase avait provoqué une telle panique que je lui annonçai que j'arrêtais (avec le sentiment de prendre les devants...). Je savais que mon analyse n'était pas terminée mais que je ne pourrais aller plus loin avec lui.

Pour le principal du collège à qui je demandai un poste dans un institut pour adolescents en difficultés psychologiques, j'étais un cas : « Vos collègues, quand je les y nomme, ne veulent pas y aller, et vous, vous me demandez à y être nommée ? » Je me gardai bien de lui dire que la référence de l'institut était la psychanalyse et que c'était même cette raison qui motivait ma demande. J'y fus nommée.

Je repris un travail de onze ans avec un analyste qui me permit de découvrir le travail de la Cause freudienne où je pus me former : prendre part à des cartels, suivre les formations cliniques, participer à des ateliers cliniques et assister à des présentations de malades. Mon analyste m'adressa ma première patiente. Je commençai donc à recevoir avec un sentiment d'imposture inouï ; nous étions en 1993... et je savais que je n'avais toujours pas fini mon analyse.

Un jour, après avoir entendu une psychanalyste parler de l'analyse avec fin, je pris rendez-vous avec elle. Au bout de la troisième séance de « conversations », je compris que je perdais mon temps et je la quittai pour un autre analyste que de longue date j'avais repéré mais que je trouvais comme le titre d'un film « trop bien pour moi ».

Ma décision prise, il accepta de me recevoir, et jamais je ne me suis sentie méprisée ni menacée d'être laissée en plan ; malgré mes alternances d'attachement/détachement, il m'a accompagnée jusqu'à la fin de mon analyse, dont j'ai abordé quelques séquences lors des Assises II (organisées par l'APJL), concernant les fins de cure.

Ma demande de passe est intervenue longtemps après, et à ma propre surprise, car il ne m'était jamais apparu qu'elle fût indispensable et je m'étais même dit que jamais je ne ferais la passe, tant mes résistances à aller parler à deux personnes rencontrées au hasard du tirage au sort étaient grandes.

Il en fut autrement. Des amies ayant fait la passe m'en avaient parlé avec un enthousiasme que je ne m'expliquais pas, dont je ne saisisais ni les tenants ni les aboutissants, si bien que tenter cette expérience singulière n'était plus rédhitoire pour moi. *In fine*, la perspective d'une intervention cardiaque programmée depuis quelques mois précipita ma demande, que je fis en octobre 2011. Je m'étais toujours dit que je ne voulais pas mourir idiote...

Pour finir par faire une psychanalyse, de toutes les tentatives qui auront occupé la plus grande partie de ma vie, il y en eut qui échouèrent et que je peux imputer à l'autre, mais de là à nier toute avancée avec les nombreux autres... fallait-il que mes résistances eussent été inébranlables ? C'est en refaisant rétrospectivement mon parcours, au cours de la passe et dans le temps d'après, que j'ai enfin cessé de nier qu'il s'était passé quelque chose de l'analyse qui avait changé mon regard sur moi et conséquemment sur l'Autre. Seul le dernier analyste avec qui j'ai fini ma cure est resté hors d'atteinte de mes pensées négatives.

J'avais soigneusement évité pendant des années de faire appel à lui sous des prétextes qui me paraissent désormais fallacieux et qui, en réalité, ne faisaient que dissimuler le fait que je jouais les prolongations pour éviter d'en finir – c'est là la preuve que désirer et vouloir ne sont pas synonymes.

Quant au refoulement, il n'a jamais été aussi concrètement perçu qu'à propos d'un film que je proposai à une amie de regarder. Proposition dont l'insistance ne lui a pas échappé. Elle n'avait pas vu *Monsieur Ibrahim*, quant à moi, je souhaitais le voir une seconde fois, sans trop savoir pourquoi. Je compris plus tard...

Je fus sidérée de constater que, pour moi, le film se terminait au moment où le père choisi par Momo emmène son fils adoptif dans son pays : image réjouissante d'un père et son enfant, en voiture, la route grande ouverte devant eux, présumant d'un avenir heureux en quelque sorte. C'était là le *happy end* du film que j'avais voulu revoir et je m'apprêtais à me lever quand mon amie me fit remarquer que le film se poursuivait : le père laisse son fils à un carrefour afin de reprendre contact avec sa famille qu'il n'a pas revue depuis longtemps faute d'être revenu dans son village. Il

demande à Momo d'attendre qu'il vienne le chercher. Un long temps s'écoule et finalement c'est un inconnu qui vient le chercher en mobylette, pour l'amener au village. Chemin faisant, on aperçoit la voiture du père, accidentée, dans le fossé. Momo arrive au village où monsieur Ibrahim, dans une chambre, presque à l'agonie mais serein, tente de rassurer Momo qui lui avoue avoir peur. Le blessé, conscient de ce qu'il n'en réchappera pas, lui prodigue des conseils, et un instant après rend son dernier soupir.

La pensée que j'avais été abandonnée par mon père, à 8 ans, sur le chemin de la vie, avec les conséquences qui avaient suivi, puis vingt ans plus tard, sur le chemin de mon analyse, par mon père de choix, représentant Freud dans mon rêve, m'avait rendue aveugle et sourde sur la fin de ce film, insoutenable pour moi.

J'avais longtemps cru que j'avais été poussée à faire une analyse parce que mon père m'avait manqué trop tôt ; il m'a fallu un temps certain pour comprendre que sa mort prématurée m'avait laissée aux prises avec le « crocodile » dont parle Lacan, à qui le rouleau de pierre n'avait pu maintenir la mâchoire ouverte pour éviter que je m'y engloutisse.

La lumière que la passe a apportée sur mes années d'angoisse me permet, après avoir traversé comme Héraclite une vallée de larmes, d'aborder ce qu'il me reste à vivre, comme Démocrite en riant. J'ai fini, malgré le temps que j'y ai passé, malgré les tours et détours que mon inconscient m'a joués, par être ce que je n'avais jamais cessé de désirer soutenir pour advenir, psychanalyste. Je peux désormais dire que je n'ai aucun regret du temps « perdu », j'ose même avouer que je n'ai plus peur d'être heureuse.

C'est là que commence le deuxième round qui m'a laissée K.-O. durant quelques mois. J'entends par là l'impossibilité d'ouvrir un livre de psychanalyse, de me mettre au travail, occupée que j'étais à faire l'inventaire de mon corps et à constater que je repassais par tous les endroits qui m'avaient empoisonné la vie : un véritable circuit, bien organisé : les yeux, la colonne vertébrale, le cœur – le médecin m'avait prédit, alors que j'étais adolescente, que si je continuais à vivre les événements de ma vie à cent à l'heure, j'allais m'user le cœur !

Je ne suis sortie de mon impuissance à travailler qu'en lisant *Mémé* de Philippe Torreton. Ce livre, de façon inattendue, m'a renvoyée dans un monde de vies minuscules et laborieuses, terreau sur lequel j'ai poussé et où j'ai retrouvé l'humain, au sens de la chair. J'ai acheté et lu ce livre en quelques heures, sans le lâcher, comme si je me réappropriais mes origines, après les humiliations et conséquemment la honte, qui m'avait enfin abandonnée à la fin de ma cure où, enfin, à travers une série de trois rêves, je me réconciliai avec mon nom propre.

Dans le premier rêve, que je fis plusieurs années auparavant, j'étais sortie d'un séminaire avec deux collègues et me trouvais au bord d'un trottoir, discutant avec les deux hommes qui m'encadraient, vêtus de façon identique (pantalon noir et chemise blanche) ; je portais une jupe ample. Soudain, il y eut un coup de vent qui me terrorisa, car ma jupe se souleva légèrement ; je la maintins fermement, dans un état d'angoisse qui m'amenaient au bord de l'étouffement. Puis le vent cessa.

Longtemps après je fis un rêve où le trio avait la même configuration, mais ma réaction au coup de vent n'avait plus la même teinte d'angoisse, j'empêchais ma jupe de se soulever, mais sans frayeur.

Le dernier rêve fut le suivant : j'étais dans le hall d'un aéroport où j'avais passé la nuit, mon linge sorti du sac, épars sur une banquette, la partie inférieure du corps nue à partir de la taille. Je n'étais pas gênée le moins du monde et d'ailleurs je constatai que dans ce hall de passage les nombreuses personnes qui me croisaient n'avaient pas la moindre réaction, tout semblait naturel. Devant enfiler mon pantalon pour monter dans l'avion, j'avisai une collègue hispanophone pour lui dire que je détestais mettre un pantalon sans slip ; elle me rassura : elle allait m'en fournir un. En effet, elle me lança un slip jaune agrémenté de pampilles rouges ; je le trouvais très féminin et le reçus, en trouvant bizarre qu'il fût aux couleurs du drapeau espagnol.

Lors de la séance d'analyse qui suivit, je fis le récit du rêve en me questionnant sur cette histoire de slip. Soudain, le rêve s'éclaira pour moi : avec SLIP j'écris PSI mais il me reste la lettre L, qui est l'initiale de mon nom de jeune fille. Je m'écriai : « C'est la première fois que j'entends L comme le pronom féminin ELLE ! »

La perspective d'une intervention cardiaque m'a précipitée dans l'expérience de la passe, « pour ne pas mourir idiote », me disais-je, comme chaque fois que je me précipitais dans une expérience non programmée (par exemple, une traversée méditerranéenne inopinée, en voilier : une façon de me jeter à l'eau !).

Le cardiologue vient de m'informer que dans les mois qui viennent j'aurai à subir de nouveau la même intervention. La passe est passée et je n'ai plus peur de « mourir idiote » ; peut-être ai-je saisi au vol un petit bout de savoir ?

La boucle est bouclée mais quelque chose en moi a changé, sans retour.